L'élaboration d'un dictionnaire bilingue créole/ français

Réflexions sociolinguistiques, praxématiques et/ou pragmatiques d'un
lexicographe désabusé.

Daniel Baggioni

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3530>

DOI : 10.4000/praxematique.3530

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1985

Pagination : 67-84

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Daniel Baggioni, « L'élaboration d'un dictionnaire bilingue créole/français », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 5 | 1985, document 5, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3530> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3530>

Daniel BAGGIONI
Université de La Réunion

L'ELABORATION D'UN DICTIONNAIRE BILINGUE CREOLE/FRANCAIS

Réflexions sociolinguistiques, praxématiques et/ou pragmatiques
d'un lexicographe désabusé.

0. Entreprendre la rédaction du premier dictionnaire d'une langue minorée tient de la gageure. Je pourrais facilement tourner l'histoire de l'entreprise vers la rhétorique du récit d'aventures car tous les ingrédients habilement déguisés aux couleurs de l'héroïsme individuel ou de groupe s'y trouvent : hésitation du début, difficultés de mise en route de la recherche, désillusions, défections, souffrances et efforts pour l'achèvement des travaux, bonheur final lorsque l'auteur, orgueilleusement se tourne vers l'oeuvre accomplie, oublieux des déceptions, des exaspérations, des colères et des désespoirs qui ont accompagné sa course finalement solitaire.

1. Avant que les mauvais souvenirs ne s'effacent devant la construction d'une petite mythologie héroïque, il est encore temps de tirer les leçons des renoncements et déceptions qui se sont étalés au long des quelques deux années et demie où il a fallu obliquer à partir d'un projet dogmatique et ambitieux qui se voulait collectif vers l'épuisante "course contre la montre" individuelle que représente le laborieux bricolage visant à donner quelque cohérence théorique et formelle (qui n'était pas celle du début) à une oeuvre lexicographique plus proche du travail d'écriture que du programme informatique.

1.1. Mais je ne m'appesantirai pas en récits complaisamment anecdotiques sur l'histoire d'une recherche dont nous devons d'avantage chercher à tirer les enseignements théoriques. Mes orientations sociolinguistiques me préparaient à prendre quelque distance vis à vis des outils théoriques de description des langues destinées selon la vulgate structuraliste à répondre à toutes les demandes de description des systèmes linguistiques.

On verra que mon expérience lexicographique a renforcé mon scepticisme antérieur vis à vis de cette "linguistique régulière" (cf. Labov) qui ne veut pas assumer son rôle d'idéalisation à vocation pédagogique, forcément en porte à faux face à la réalité des pratiques linguistiques. En même temps s'est trouvée vérifiée la pertinence d'une "linguistique séculaire" ou sociolinguistique (id. Labov) ou linguistique sociale (cf. MARCELLESI-GARDIN, 1974) ou même l'anthropologie englobant l'épistémologie "praxématique" (cf. LAFONT, R., 1978) qui ne considère pas "l'objet langue" (?) en dehors des pratiques linguistiques et celles-ci en dehors des pratiques sociales (déterminations socio-économiques, socio-culturelles voire politiques) et de l'histoire.

1.2. Pourquoi intégrer aussi la problématique praxématique à un domaine qui ne l'appelle pas forcément ? Parceque d'une part la praxématique s'intéresse aux dictionnaires et à leur élaboration ; j'en veux pour preuve le long chapitre consacré par R. LAFONT aux dictionnaires comme pratique idéologico-sociale dans l'exposé collectif de cette problématique par l'équipe de Montpellier (LAFONT, R. ; GARDES-MADRAY, F. ; SIBLOT, P., 1983). Mais d'autre part le lexicographe peut s'intéresser à la praxématique dans la mesure où celle-ci se veut théorie de la production du sens - et que la pratique lexicographique est bien, qu'elle le veuille ou non, tentative de description des unités linguistiques recueillies sous leur forme signifiante (fussent-elles regroupées en unités graphiques) dans l'espoir d'en cerner la valeur du côté de ce qu'il est convenu d'appeler, depuis Saussure, les "signifiés".

1.3. Ceci dit, la lexicographie n'a pas attendu la théorie linguistique pour exister comme pratique et il faut croire que le produit du travail de bénédictin qui a rendu possible la confection des séries de grands dictionnaires des langues européennes depuis l'époque classique n'était pas vain puisqu'il fournit encore aujourd'hui aux linguistes un grand nombre d'informations que ceux-ci accaparent. Et symétriquement lorsque le linguiste d'aujourd'hui s'avise de se lancer dans un travail lexicographique, il est souvent bien embarrassé par la(les) théorie(s) linguistique(s) et doit, bon gré mal gré, s'accommoder des solutions pratiques dégagées au fil des siècles par les auteurs de dictionnaires (classement alphabétique par entrées, nomenclature élaborée à partir de matériaux divers susceptibles d'être complétés et non sur corpus fermé, définitions et articles reprenant grosso-modo la structure des diction-

naires antérieurs ...) même si ce même linguiste critique l'arbitraire et l'insuffisance méthodologique de ces dispositions. Ne parlons pas de considérations plus pratiques d'ordre socio-économique, financier voire éditorial, auxquelles se soumet, même si on n'en parle pas, tout projet d'élaboration de dictionnaire.

1.4. Le moyen de réconcilier théorie(s) linguistique(s) et pratiques lexicographiques nous est fourni par la sociolinguistique qui envisage la langue comme activité sociale dans l'ensemble des rapports sociaux et non comme simple système de signes extrapolé de ses conditions de production et de fonctionnement. Parmi les conditions déterminant, partiellement, l'existence d'une variété linguistique, il y a la présence/absence de ces instruments de standardisation que sont les grammaires et les dictionnaires, leur degré de diffusion et de légitimité, conditions capitales - on en conviendra - pour la prise de conscience par les locuteurs de la Norme linguistique au sens où je l'ai définie (BAGGIONI, 1977 et BAGGIONI-KAMINKER, 1980), surtout si cette variété linguistique est une langue minorée en danger d'absorption "glotto-phagique" comme peut l'être le créole réunionnais.

2. Une réflexion critique sur la Norme - les conditions sociales, l'histoire de son établissement, sa diffusion - est du ressort d'une linguistique soucieuse de tirer au clair les principes qui régissent les pratiques linguistiques en liaison avec les pratiques sociales. La lexicographie ou du moins plus vulgairement la confection de dictionnaires est à la fois une pratique sociale et une activité métalinguistique, théorisée suivant les cas à des degrés divers. Dans la tradition occidentale qui, du XVI^e siècle à nos jours a vu la parution pour les différentes langues d'Europe de toute une série de dictionnaires de plus en plus nombreux et de plus en plus volumineux, on peut distinguer différentes phases : "Le XVI^e siècle en Occident tente la mise en communication de systèmes lexicaux différents, créant le dictionnaire bilingue ; l'époque classique applique une notion élaborée de la norme sociale à la composante lexicale : le dictionnaire unilingue moderne est né. Mais il porte en lui sa propre perversion : déviation encyclopédique, qui instaure au XVIII^e siècle le règne de la raison et tend à se passer des signes, puis déviation philologique, qui remplace les connaissances fonctionnelles par une description systématique des contingences de l'histoire des langues ...

Au XXe siècle, les effets de la révolution saussurienne et bloomfieldienne sur la lexicographie sont visibles, mais tout aussi visiblement contrariés... mais la lexicographie "commerciale" résiste car ses modèles d'utilisation, tout à fait indépendants des modèles scientifiques récents, sont plus contraignants : ils déterminent les projets et leur exécution" (REY, 1977, pp 54-55). De toute évidence, l'élaboration du dictionnaire bilingue créole/français ne peut se comparer que partiellement à celle du premier dictionnaire d'une grande langue européenne et ceci pour trois séries de raisons.

2.1. Lorsque au XVIe-XVIIe siècles sont élaborées les premiers dictionnaires du français (1539), de l'italien, de l'anglais, de l'allemand... (cf. BAGGIO-NI, 1985), si dans la plupart des cas ils sont bilingues et se servent de la métalangue latine pour les traductions-définitions des unités de langue vernaculaire recueillies, le rapport de force langues nationales en voie de standardisation/latin dans l'Europe des temps modernes n'a rien à voir avec la diglossie qui préside aux rapports créole(s)/français dans les D.O.M. de la fin du XXe siècle. Si le latin restait en ce temps là langue internationale d'échange et de prestige, il n'en était déjà pas moins une "langue morte" confinée dans des aires de communication essentiellement écrite ; au contraire du français de cette fin de siècle, langue bien vivante et de grand prestige culturel surtout aux yeux des créolophones : "l'identité de ces derniers est véritablement une identité diglossique, confrontés à des valeurs et à des normes contradictoires, culpabilisés par leur position sociale et linguistique : "mon papa, mon monmon lé bèt, zot i koz kréol" pour qui le créole est un patois vulgaire, souvenir de l'esclavage" (CELLIER, 1985). S'ajoute ce que E. GLISSANT (Le Discours antillais, Paris, le Seuil, 1981) soulignait pour la situation antillaise : la vision éclatée du créole opposée à la vision monolithique du français, ainsi que le rapport universalisant du français au monde et au contraire insularisant du créole au monde (la fragmentation de l'Europe "latinisée" par l'érection des vernaculaires en langues nationales avait été précédée au XVIe siècle par l'éclatement de l'église Catholique Romaine).

Ceci étant dit, il n'est pas sans signification de constater que la première tentative de description du stock lexical du créole réunionnais se fasse au moyen d'une langue A, véritable métalangue utilisée pour la description des "programmes de sens" postulés pour chaque unité lexicale, comme autrefois le latin servait de métalangue pour l'élaboration des premiers dictionnaires

des langues européennes en voie de standardisation. Nous n'aurons cependant pas l'outrecuidance de nous prendre pour le R. ESTIENNE (auteur du premier dictionnaire Français/Latin) du créole réunionnais dans la mesure où notre tâche, à la différence des pionniers des XVI^e-XVIII^e siècles, est grandement facilitée d'une part par toute l'expérience lexicographique antérieure, d'autre part par le travail accompli avant nous en ce qui concerne la description de la variété considérée tant du point de vue dialectologique et lexicologique (R. CHAUDENSON, 1974 ; CARAYOL-CHAUDENSON-BARAT, 1985 ; CARAYOL, 1985) que grammatical (CELLIER, 1985).

2.2. Le souci des humanistes qui confectionnent qui, le dictionnaire français/latin, qui, le premier "dictionary english/latin, qui le premier "WÖRTERBUCH", "Diccionario" ... était à la fois normatif et universaliste. Par le recueil d'une forme unique ils fixaient l'usage et par sa traduction latine et/ou sa définition ils la rattachaient à une grille conceptuelle que l'Occident chrétien s'efforçait de croire universelle. Ces tendances déjà perceptibles chez les humanistes de la Renaissance s'épanouiront à l'âge classique, âge d'or de la "grammaire générale".

2.2.1. Aujourd'hui que nous savons que non seulement les civilisations mais encore les sémiotiques et les normes sont mortelles, tout lexicographe averti cherchera davantage à saisir la spécificité des champs lexicaux de la langue objet qu'à raccrocher chaque item à un prétendu "sens" à définir. Les linguistiques structurales sont passées par là et sur ce point leur héritage est définitif (aussi il est illusoire de voir se réaliser un jour un dictionnaire à principe onomasiologique : la forme linguistique prime le concept) aussi n'a-t-on pas recherché à toute force pour nombre d'unités lexicales créoles des "équivalents" français qui n'existaient manifestement pas, compte tenu des spécificités réunionnaises. Si le terme existait en français régional, il a été adopté en traduction entre guillemets après intégration graphique en français, suivi d'une glose définitoire.

Ex. Lé-o : N. "Les Hauts", nom géographique donné à la partie haute de l'Ile (au dessus de la "ligne des 400")

Kaf : Adj. "Cafre", d'origine africaine (souvent avec nuance péjorative)

C'est à dire que dans notre cas de figure, la distinction dictionnaire de langue/dictionnaire encyclopédique n'est guère pertinente. Pour le premier dictionnaire d'une langue minorée, la description des mots de la langue, c'est aussi l'accès aux choses de la vie, la description (défense ?) d'une culture plus ou moins niée par le poids de la langue et de la culture dominantes.

2.2.2. Pour ce qui concerne l'aspect normatif, la question était plus délicate. Lexicographe, locuteur natif de la langue A, je n'avais guère compétence pour établir une légitimité linguistique. Certes la fonction universitaire n'est pas sans importance aux yeux d'une Société qui croit, malgré tout, aux vertus de la "Science", mais elle ne suffit pas à faire taire toutes les réticences. Le problème de la graphie, question délicate entre toutes en terre créolophone, était heureusement, à la Réunion, en bonne voie d'une solution acceptable par tous ceux qui se sont ralliés au principe d'une graphie de type phonologique, dans la mesure où des écrivains et des universitaires étaient tombés d'accord sur un système graphique (Lékritir 77). Rectifié sur deux petits points (le -W- semi consonne pour symboliser le rapprochement avec les autres créoles et le -GN- par souci pratique) en accord avec les parties concernées (groupes culturels, écrivains d'expression créole) c'est celui qui a été adopté. Mais tous les problèmes ne sont pas résolus par l'adoption de cette graphie car, outre les problèmes de découpage des unités graphiques (supposant parfois, au delà de toute analyse grammaticale certaines prises de position glottopolitiques) se pose le problème lancinant d'une variation généralisée en créole réunionnais entre deux pôles l'un acrolectal ou "créole des Hauts" ou "créole petit blanc" et l'autre basilectal ou "créole cafre" ou "créole des bas". J'ai expliqué (ARMAND-BAGGIONI-VIRAMSAWY, 1984) dans une communication co-signée par des linguistes natifs (et militants culturels) les raisons qui nous ont poussé, tout en gardant comme axe descriptif le créole basilectal, du fait de sa cohérence morpho-phonologique et son éloignement par rapport au français, à intégrer dans la nomenclature les variantes acrolectales. Nous écrivons alors : "A moins de risquer la guerre civile ou la défection à priori d'une partie de la population créolophone, il fallait passer un compromis. Et c'est ainsi qu'il a été décidé d'intégrer dans la graphie ces variantes acrolectales ; l'unité figurant en entrée à sa place alphabétique et renvoyant à l'unité correspondante dans sa graphie basilectale où figure l'article descriptif du ou des emplois (traduction(s) et/ou définition(s))

Ex. jur(é), jurman, chemiz figurent à leur place alphabétique et sont suivis de "voir zir(é)", "voir zirman", "voir somiz".

Cette concession est le prix fort payé aussi bien à la théorie qu'à certains des principes glottopolitiques, mais à la Réunion, c'est à ce prix que notre dictionnaire a quelque chance de crédibilité et même de légitimité" (p 150). D'autre part, pour l'élaboration de la nomenclature, si la question de la frontière avec la langue dominante (envahissante dans le cas réunionnais) est difficile à résoudre, il appartient d'autant moins à un lexicographe "étranger" de prendre la responsabilité d'inclure dans ou d'exclure d'un prétendu "lexique créole authentique telle ou telle unité" (voir BAGGIONI-MARIMOUTOU, 1985) jugé "de contrebande". En fait mon rôle a été de travailler en seconde main, à rassembler une nomenclature à partir d'un matériel fourni par d'autres (écrivains d'expression créole, travaux dialectologiques...) qui ont pris la responsabilité d'authentifier ces unités intégrées à des "discours créoles". Je postulais que l'écrivain d'expression créole, de lui même, par son travail d'écriture visait à l'établissement d'une Norme dans la mesure où, en situation diglossique, le choix d'expression (écrite) dans la langue minorée suppose une attitude volontariste et des orientations glottopolitiques plus ou moins explicites. C'est ainsi qu'ont été dépouillés une vingtaine de textes écrits créoles contemporains car il a fallu écarter les textes plus anciens trop marqués par le "doudouisme" (c'est à dire écrit dans un pseudo-créole destiné à pouvoir être lu par des lecteurs francophones). Les informateurs de l'Atlas linguistique et ethnographique de la Réunion (A.L.E.R., T.1, CARAYOL-CHAUDENSON/BARAT, 1985) d'un autre côté, pour l'essentiel des créolophones unilingues analphabètes présentaient toutes les garanties "d'authenticité". Ceci dit les données de l'A.L.E.R., trop nombreuses, n'ont pu être intégrées globalement (d'autant plus que seul le premier volume étant paru, nous aurions créé de sérieux déséquilibres entre champs lexicaux plus ou moins richement représentés ; l'A.L.E.R. a seulement servi de référence pour obtenir des précisions sur tel ou tel terme ou pour vérification (par consultation du volume I ou en interrogeant le rédacteur de l'Atlas, M. CARAYOL sur les unités non encore cartographiées). En revanche, le lexique décrit par R. CHAUDENSON dans sa magistrale thèse a été systématiquement dépouillé et nombre de ses définitions traductions, gloses... purement et simplement intégrées aux articles du dictionnaire, tant il est vrai que devant l'ampleur de la tâche (13.000 items rassemblés dans notre cas) le lexicographe se contente dans un premier temps de rassembler, de cumuler les informations éparses pour les ordonner

(dans l'ordre alphabétique d'abord et ce n'est pas une mince affaire!) en un ensemble standardisé non seulement par la graphie, mais par les normes de présentation et de description (normes relativement respectées d'ailleurs comme ont pu le montrer REY, 1977 ou GALISSON, 1979).

Le rigoriste structuraliste pourrait s'offusquer de me voir avouer sans pudeur combien sont diverses, voire hétéroclites mes sources lexicographiques, alors que selon moi cette diversité fonde la légitimité (et l'utilité) d'un dictionnaire. Comme nous l'écrivons déjà : "Or la lexicographie s'apparente plus à une pratique sociale et même dans le cas du premier dictionnaire d'une langue minorée à un acte politique qu'au discours scientifique. Sa fonction première est d'échange, de mise en circulation de pratiques linguistiques diversifiées qui, par ce biais, entrent en communication, pour permettre à un "objet symbolique" d'émerger, "dont la réalité apparaît dans la description du noyau linguistique (ici, le stock lexical commun ou à mettre en commun) qui permet, malgré la variation, de dire je parle créole ou je parle français" (Cellier, 1983). Or, comment cette communauté peut-elle se constituer si on ne donne pas les moyens à des ensembles de se connaître comme partie prenante dans la constitution du stock lexical ordonné dans le dictionnaire ?" (ARMAND-BAGGIONI-VIRAHSAMY, 1984, pp 150-151).

La description d'un idiolecte ou le travail sur corpus fermé dû ment homogénéisé relève de la thèse universitaire alors que l'élaboration d'un dictionnaire relève de l'intervention glottopolitique et/ou de l'entreprise pédagogique (et/ou commerciale). Dans notre cas elle vise à s'orienter vers l'établissement d'une norme sans violenter une Société qui prendra ses responsabilités pour aller plus loin dans le choix d'une variété unifiée (mais en l'absence d'un consensus ce n'est pas au lexicographe de décider, c'est pourquoi le premier dictionnaire a fait place à la variété acrolectale).

2.3. Enfin on ne peut ignorer - pour redoubler de vigilance - la proximité linguistique du créole réunionnais et du français, d'autant qu'en plus de son écartèlement entre pôle acrolectal et pôle basilectal "réunis par une zone interlectale où se mêlent les interférences entre le créole basilectal (cb) et le créole acrolectal (ca) mais aussi les emprunts au français" (CELLIER, 1985), la pression de la langue légitime sous la forme de la scolarisation, de l'omniprésence des médias (radios, TV) de l'hypertrophie du secteur tertiaire ... a développé à la Réunion une interlangue alternant des bouts

d'énoncés appartenant morpho-syntactiquement tantôt au créole, tantôt au français le tout sur un fonds lexical mixte où il serait périlleux de vouloir démêler l'un et l'autre ensemble sémiotique, ce qui a pu autoriser certains chercheurs à parler de "continuum" et de "processus de décréolisation" (et aux niveaux phonologique et lexical, il est effectivement facile de mettre en évidence des points du/des système(s) où l'on passe par degrés du créole basilectal au français régional).

Tel n'était certainement pas le cas des "vocabulistes" des XVI^e-XVII^e siècles pour qui l'autonomie des nouvelles langues nationales (en dépit de l'existence de "latins macaroniques" d'ailleurs ridiculisés donc identifiés) ne faisaient aucun doute.

Le danger pour l'établissement du dictionnaire bilingue Créole/Français, si l'on s'assigne comme but la description comme langue autonome, serait de travailler dans une perspective dialectologique aboutissant à un ouvrage "homoglosse (par opposition à "hétéroglosse" ou vrai dictionnaire plurilingue suivant la terminologie de B. QUEMADA, 1968). Dans "les ouvrages "homoglosses" la proximité de la langue objet et de la langue d'information

entraîne des relations sémantiques internes qui diminuent le besoin d'explication (il suffit de comparer le texte d'un dictionnaire grec-français à celui d'un dictionnaire "ancien français" - "français moderne").

Les dictionnaires homoglosses sont d'ailleurs souvent négligés par les typologies documentaires, ou rangés parmi les dictionnaires spéciaux". (REY, 1977, p 71).

En ce qui concerne la confrontation lexiques créole/français, il a fallu en particulier "traquer" ce qu'une grossière didactique des L.V.E. a coutume d'appeler "faux amis", c'est à dire les cas où des unités dont la face "signifiante" est commune en français et en créole renvoient à des "programmes de sens" divergents. Ainsi KAS(É)/CASSER qui correspond en créole en bonne partie au "sens" du verbe "cueillir" français (M. CARAYOL, 1985 a pu ainsi relever dans le français régional de la Réunion près de 1.200 interférences de ce type). Il va de soi que ce type d'unités lors de leur intégration dans le dictionnaire furent l'objet de la plus grande vigilance et se virent affectés d'une traduction et /ou définition "adéquate".

L'autre écueil serait de négliger tout le vocabulaire commun au français et au créole ou du moins ne présentant que de légères divergences soit du côté des signifiants (TAB : N. Table ; LARZÈR, LARJÈR, LARJÈR : N. Largeur) soit du côté des "signifiés" (AKOZ : Prép. A cause de, en raison de ; KOMIK : adj. Drole, amusant(e), comique ; IN FLOPE (DE) : loc. dét.

Beaucoup de, une floppée de). Le dépouillement systématique de textes créoles en prose devait, en principe, combler cet écueil (2 romans, 3 recueils, 3 contes, des chroniques de presse en créole ...) en "ramassant" l'essentiel de vocabulaire de base qu'on trouve nécessairement dans tout écrit d'une certaine longueur. Est-ce à dire qu'on ait évité certains oublis criants (comme par ex. SANT(É), CHANT(É) : V. Chanter ?), rien n'est moins sûr. Je me suis résigné à l'idée que le premier dictionnaire créole puisse "oublier" de répertorier certains items créoles, même courants, laissant à d'autres - et à la société réunionnaise - le soin d'amender, compléter, critiquer cette première nomenclature. J'ai en tout cas écarté l'idée de travailler à partir d'une nomenclature française comme par ex. un dictionnaire bilingue Français/Anglais (et cela a été fait pour d'autres dictionnaires créoles) pour "compléter" mes données. "Fallait-il par je ne sais quel fantasme de dictionnaire idéal remplir les trous et vouloir à toute force chercher (et trouver) un lexique créole reflétant des activités discursives qui à l'heure actuelle n'ont pas lieu en créole ? La réponse est évidente : nous partons des discours effectivement réalisés en créole pour décrire ce lexique du créole actuel sans préjuger de son enrichissement futur. Mais ce n'est pas à nous, lexicographes, à élargir volontairement à des zones discursives où le créole n'a pas encore accès". (ARMAND-BAGGIONI-VIRAHSAWMY, 1984, p 152).

3. Les réflexions sociolinguistiques développées plus haut concernent en fait essentiellement l'établissement de la nomenclature ou macro-structure. On a vu qu'au moyen d'un choix glottopolitique relativement clair, à condition de bien situer son intervention dans le champ des pratiques sociales et en renonçant à d'impossibles exigences de rigueur théoriques et/ou méthodologique, restes de nostalgie d'une virginité structurale perdue qui n'ont que peu de rapports avec la pratique lexicographique véritable, on pouvait résoudre tant bien que mal les problèmes de collectes, de tri et de classement des données. Le lexicographe ressemble en cela plus au héros des Mains sales qu'à l'autodidacte de la Nausée : pour achever son entreprise, il lui faut bien souvent "ranger" la théorie pour arriver à la dernière lettre de l'alphabet. Mais les certitudes théoriques du lexicographe, déjà sérieusement éprouvées par cette première phase "macro-structurale" subissent une déroute totale lorsqu'il s'agit de rédiger les milliers d'articles à la suite de ces entrées laborieusement collectées, triées et regroupées.

Le "desengañar" théorique trouve son accomplissement dans la "microstructure" : définition, classement des différents "sens", regroupement-dégroupement des homonymes, des locutions figées, etc ... Tout a été dit (cf. REY, A., 1977 ; DUBOIS, J et Cl, 1971 ; GALLISSON R. , 1980 ; PICOCHÉ, J., 1979) en ce qui concerne la lexicographie française sur l'impossibilité qu'il y a à établir des critères rigoureux pour distinguer homonymes et différents sens du mot, syntagmes libres et syntagmes figés, usage idiolectal et sens nettement différencié etc... Ce qui est vrai pour une langue fortement normalisée comme le français et bénéficiant d'une tradition lexicographique respectable se complique à l'infini pour le premier dictionnaire du créole réunionnais. Dans le cas des dictionnaires français, les auteurs concluent à l'impossibilité de "définir" les critères d'une bonne définition (Dans le cas du dictionnaire bilingue le problème est peut-être pragmatiquement simplifié par la traduction qu'on sait être un équivalent toujours imparfait), au caractère aléatoire de tout regroupement-dégroupement de sens, bref insistent tous sur l'aspect artisanal avec son côté pragmatique et sa touche individualisée) de toute entreprise lexicographique.

Je voudrais ici exposer sommairement, à la lumière de ce que j'ai pu retenir de la problématique praxématique, théorie linguistique de la production du sens et compte tenu de cette expérience lexicographique, les solutions (?), désillusions et/ou démystifications concernant la description des "signifiés" d'un lexique donné (ici le créole réunionnais), la difficulté du travail de groupe et/ou de la formalisation-standardisation des énoncés - texte du dictionnaire (la "microstructure") d'où la décision de recouvrir en fin de compte au rédacteur unique.

3.1. Si la problématique praxématique (LAFONT, R.-GARDES-MADRAY, F. 1976 ; chap 1 ; LAFONT, R. 1978) rejoint sur bien des points de la linguistique sociale (MARCELLESI-GARDIN, 1974) dans la critique de la linguistique saussurienne (et plus généralement structurale) en ce qu'elle hypostasie un système linguistique comme réalité autonome indépendamment de ces conditions sociales (idéologiques et politiques) de production et de fonctionnement (on retrouvera cette perspective dans tout ce qui est écrit plus haut) la théorie du praxème comme "concept stratégique qui déconstruit la théorie saussurienne de la valeur" et la tentative d'établissement d'une théorie de la production du sens et du réglage de cette production appartient en propre à la praxématique (cf. LAFONT, R et GARDES-MADRAY, 1976 ; LAFONT, R. 1976 ; LAFONT, R ; GARDES-MADRAY ;

SIBLOT, P., 1983 et la série des Cahiers de Praxématique).

Ce qui me semble particulièrement pertinent pour la pratique lexicographique est cette distinction entre une valeur d'usage et une valeur d'échange qui s'affrontent dans le praxème dans un processus dialectique incessant. Par une démarche métaphysique la terminologie saussurienne croit mettre fin à ce processus dynamique en distinguant langue et parole, forme et substance, valeur et signification, etc... effort conceptuel admirable mais qui a pour but de mettre fin au mouvement, à la dialectique qui régit tant la vie sociale que la vie des signes, d'occulter en définitive ce qui relie toute pratique linguistique aux pratiques sociales.

De ce point de vue les désillusions théoriques qu'entraîne la rédaction d'un dictionnaire peuvent être repensées dans une perspective praxématique et réinterprétées positivement. Nous avons d'abord pensé qu'il nous suffisait par le dépouillement systématique de textes de relever les mots en contexte pour que, du classement sous une même entrée des différents relevés contextuels du même mot, ^{se} révèle à nous en toute clarté la structure polysémique de chaque unité, les différentes distributions etc... Ce qui s'est révélé être une entreprise hasardeuse et interminable - je veux parler du décevant mais nécessaire programme (encore inachevé) du T.L.F. - pour le français, à fortiori, avec les faibles moyens (sans de financement, peu de "main d'oeuvre" qualifiée, dimension modeste du corpus des textes écrits en créole réunionnais) dont nous disposions pour le dictionnaire créole, s'est vite révélé à nous prétentieux et utopique. Mais il y a des raisons théoriques pour que nous ayons renoncé à cette démarche - apparemment objective - qui consiste à se retrancher derrière les énoncés réalisés pour dégager la "valeur" sémantique d'une unité. Le relevé contextuel ne dégage que des "valeurs d'usage", des "pulsions communicatives" de l'écrivain/écrivain d'expression créole que les "contraintes d'acceptabilité sociale du sens" (censure, lecture, réinterprétation du/des public(s) voire refus ou incompréhension du lecteur potentiel) viennent canaliser en "valeur d'échange". Or c'est à cette dernière que vise - très imparfaitement - le dictionnaire. Les dictionnaires de langue du Français, surtout depuis Littré, ont légitimé l'usage de la citation littéraire. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le dépouillement de textes littéraires par les lexicographes vise plus à illustrer une grille de définitions plus ou moins logiquement (?) présentées, qu'à découvrir la structure polysémique des unités lexicales.

De fait, dans le cas du dictionnaire réunionnais l'insuffisance (quantitative et qualitative) des textes littéraires dépouillés, l'absence de toute tradition lexicographique antérieure facilitant la mise en place d'une grille d'analyse sémique nous ont contraints à abandonner ce principe d'illustration par citation. A la rédaction des articles on se contenta de reprendre par bout de phrase des relevés contextuels (sans citer la source, car il ne convenait guère de faire passer à la postérité des bouts de texte insignifiant hors contexte suffisant) destinés surtout à illustrer la distribution et/ou la valeur d'emploi de telle ou telle unité.

3.2. Il y a plus. Cette "valeur d'échange", à la description de laquelle viendrait grosso-modo, toute entreprise lexicographique ne devrait-elle pas par excellence être atteinte par la réflexion collective. C'est un peu, involontairement, le principe qui préside à la rédaction du dictionnaire de l'Académie tentative qui consiste à déléguer à un groupe de locuteurs privilégiés gardiens -par leur statut social- du "bon usage", la tâche de définir la "valeur d'échange" de chaque unité lexicale. L'histoire, fertile en événements, de la rédaction des différentes éditions du "Dictionnaire de l'Académie Française" a prouvé que le collectif ainsi constitué n'a guère fonctionné à la satisfaction générale, et les résultats au regard des oeuvres d'auteurs (Furetière, Richelieu, Huet, Littré, Robert ...) se sont révélés décevants. Outre qu'une "Académie créole" digne de ce nom (et c'est peut-être heureux) n'existe pas, j'ai échoué, en tant que responsable du programme de recherche, à constituer un collectif aussi bien d'élaboration de la nomenclature que de rédaction des articles suffisamment standardisé dans ses critères et ses normes de sélection et de description des unités et encore plus de rédaction des articles. Après quelques tentatives de travail de groupe, j'ai dû me résigner à être le rédacteur unique du dictionnaire, solution décevante (parce que le temps de réflexion et de rédaction est forcément limité pour un individu qui doit seul en moins de deux ans passer en revue près de 13.000 items) mais seule susceptible de répondre aux nécessités d'uniformisation des normes de description des unités, d'unité relative de "style" rédactionnel, de critères de choix (souvent intuitifs) en matière de dégroupement-regroupement de sens, de sélection (graphie) et de découpage des unités, de classement des locutions figées, etc ... Par cet aveu d'échec nous acceptons et nous appelons les critiques qui pleuvront nécessairement sur ce premier dictionnaire.

Ce qu'il faut espérer c'est que ces critiques ne viendront pas déconsidérer cette entreprise de description et de promotion du créole réunionnais mais au contraire susciteront des désirs d'amélioration de cet instrument de standardisation qu'est le dictionnaire créole et pourquoi pas pousseront à en faire un autre (monolingue cette fois ?) plus ambitieux, plus précis, plus riche. C'est tout le mal que je souhaite à mes futurs "détracteurs".

P.S. : J'ai volontairement laissé de côté ici un certain nombre de questions que je réserve pour un autre exposé concernant l'élaboration du dictionnaire bilingue Créole/Français : choix de la terminologie grammaticale, aspects synchroniques et diachroniques de la polysémie (ici le concept de "programme de sens" avancé par la praxématique montre toute sa pertinence) et de la sélection des unités, traduction plurielle et perspective analogique (explication des abréviations : v. ; cf. ; Ant. ; Syn. ; voir) adoptées dans la rédaction des articles.

N.B. : Pour donner une idée plus précise des résultats lexicographiques je joins à la suite de cet exposé quelques pages du dictionnaire.

Ka : n. *Cas*. **Son ka lé grav** = Son cas est grave.

Kab, Kaab : voir **Kapab**.

Kaba : n. 1. *Sac à main*. 2. *Porte-monnaie*. 3. *Sexe de la femme*. Syn. **Taba, Sousout, Kounis** etc...

Kabalèr : n. *Fauteur de trahisons*. Syn. **Sotèr-an-lèr**.

Kabanon, Kalbanon : n. *Logements où résidaient autrefois les engagés* (aujourd'hui les journaliers), *sur les exploitations agricoles*. v. **Labitazyon**. Cf. **Azoupa, Boukan**.

Kabaré : n. 1. (Autrefois), *musique, chansons et danses locales*. Syn. **Bal kabaré**. 2. *Soirée spectacle, soirée culturelle*.

Kabas : Excl. *Hélas !*

Kabay [Indo-port.] : n. *Chemise*.

Kabiné : n. 1. *WC, toilettes*. 2. **Mwin lé antriam kabiné** = Je suis aux cabinets. Cf. **Alé vwar madam pol**.

1. **Kabo** : *Cabot, on nomme ainsi de nombreux poissons, de de mer (serranidé), soit de rivière (gobidés) en raison de leur grosse tête. On distingue :* *

Kabo-de-fo : n. 1. (Epinephelus sp.) Famille des loches (serranidés). Poisson noirâtre ; carnivore strict, sédentaire, peut atteindre une grande taille et un poids considérable. Vit dans des fonds de 50 à 150 m. C'est le poisson le plus

Lédikasyon, Lédukasyon : n. *Education*. **Mon papa la lès katorz zanfan san lédikasyon** = Mon père a laissé quatorze enfants sans éducation.

Léfè : n. *Effet, conséquence*.

Légliz : n. *Eglise*. * **Li la syé dan légliz** : Loc. Il a chié dans l'église (il est maudit).

Lékarté : n. *Ecarté, jeu de carte*.

Lékilib : n. *Equilibre*.

Lékim, Lékum : n. 1. *Résidu de la fabrication du sucre* (engrais). 2. *Mousse* (savon). Syn. **Lékim savon**. 3. *Ecume* (mer). * **Fo bat la mèt pou ginn lékim** : Prov. Il faut battre la mer pour obtenir de l'écume (il faut faire un gros effort pour gagner peu).

Lékip : n. 1. *Equipe, bande*. Cf. **Bann, Group**. 2. *Equipe* (de football, sportive...).

Lékol : n. *Ecole*. **Sak i sava lékol i sava lékol, sak i sava travay i sava travay** = Celui qui va à l'école va à l'école, celui qui va travailler va travailler. * **Fè lékol** : Loc. V. Enseigner. * **Marmay lékol** : Loc. N. Ecolier. * **Mètès lékol** : Loc. N. Maîtresse d'école. cf. **Amontrèz**. * **Lékol-maron** : n. Garderie d'enfant existant clandestinement et non reconnue officiellement. * **Madam lékol** : Loc. N. Directrice (d'école).

Lékonomi : voir **Zékonomi**.

29 67 060 1 01

7 000016

AKO

ADÉSAND : *post. adv. (derr. n.)*. En dessous de, au plus :

- Vint an adésand : En dessous de vingt ans.

Ant. AMONTÉ. Cf. AN DÉSANDAN. APARTIR.

ADOR(É) : *v.* Adorer (rendre un culte divin).

Cf. ÈM.

ADOUSI(R) : *v.* Adoucir.

ADYÉ : *interj.*

- 1) Salut! Bonjour.

Cf. BONZOUR.

- 2) Adieu, au revoir.

Cf. SALAM, OROVWAR, BAG.

AËL : voir ALI.

AFÈR : *adv. int.* Pourquoi?

Syn. PO(A)KWA, PO(A)KWÉ, AKFÈR (vieux), AKOZ.

AFLÈR(É) : *v. int.* Affleurer, dépasser :

- Ha fé santi marmay lodèr la mèr kan koray i aflèr : Nous ferons sentir aux enfants l'odeur de la mer quand les coraux affleurent.

AFO : *excl.* Voyons! voir OFO.

OFON : *adv.* Complètement, entièrement.

AFORS : *conj.* A force de.

AFORS : *prép.*

- 1) (Suivi d'un verbe) exprime la répétition, l'intensité de l'action ou de l'état :

- Lo déor la mok té nwar afors fé sof kafé : L'extérieur de la « moque » était noir à force d'y faire chauffer le café.

- 2) (Suivi d'un nom) grâce à beaucoup de, par beaucoup de.

AFORS-AFORS : *adv.* Tant et si bien, au bout du compte.

AFRÉSI(R), AFRÉCHI(R), RAFRÉSI(R), RAFRÉCHI(R) : *v.* Rafraîchir.

AFRONT(É) : *v. int.* Faire un affront, refuser, vexer. *Lafon : *n.* Vexation, affront.

AGARD(É), AGARD(É), AAGARD(É), REGARD(É), GARD(É) : *v.*

- 1) Regarder.

Syn. AGËT. *Argard an misouk : *loc. v.* Regarder par en dessous. *Agard trwa zyé : *loc. v.* Regarder attentivement (regarder des trois yeux).

Cf. LOUK, VWAR.

- 2) Concerner, intéresser (quelqu'un) :

- Li mèl dan tout zafèr i argard pa li : Il se mêle de choses qui ne le concerne (regarde) pas.

AGRAF(É) : *v.* Agrafer, attacher (surtout les vêtements) à l'aide d'une agrafe ou d'un bouton pression.

Cf. BOUTONE, AMAR. *Zagraf : Agrafe.

AGRIKOL : *adj.* Agricole :

- Ou rapèl kan li la gingn promyé pri lespozison agrikol? (manzmon) : Vous vous rappelez quand il a gagné le premier prix à l'exposition agricole?

*Krédi Agrikol : Le Crédit Agricole.

A GRIN : *adj.* De mauvaise humeur, lunatique.

AK : *adj.* Acro. *Lé ak po la bous : C'est amer.

AKAPAR(É) : *v.* Acheter à bas prix au cultivateur ou au pêcheur le produit qui est revendu. *Lakaparèr, Zakaparèr : *n.* Intermédiaire qui s'approprie à bas prix le produit d'un cultivateur ou d'un pêcheur.

AKFÈR : Syn. AFÈR.

AKOKINE, AKOKINÉ : *v.* Donner une sensation agréable. *Akokinan : *adj.* Appétissant.

AKORD(É) : *v. int.* S'entendre (en parlant des personnes).

- Le papa, le momon i akord pa : Le père et la mère ne s'entendent pas.

*Akord ansanm : *loc. v.*

- 1) S'entendre, être en bons termes.
- I fo tout ras i akord ansanm : Il faut que toutes les races s'entendent.

- 2) Accorder (mettre en conformité, en harmonie).

*Zakorday (vieux) : *n.* Fiançailles.

AKOS(TÉ), KOSTÉ : *v.*

- 1) Rapprocher, mettre en contact des choses et/ou des personnes.

- 2) Aborder quelqu'un, venir à la rencontre de.

Cf. ZWINN, RANKONT.

- 3) Accoster (se placer le long d'un quai).

*Akos(té) kont : Mettre contre. *Lakostaz : *n.*

- 1) Rencontre.

- 2) Accostage.

*Dansé a lakostaz (vieux) : *loc. v.* Danser en se rapprochant de son (sa) partenaire.

Ant. DANSÉ A LA GOLET.

I — AKOTÉ, KOTÉ : *prép.*

- 1) A côté de, aux côtés de.
- 2) Près de.

B I B L I O G R A P H I E

ARMAND, A. ; BAGGIONI, D. . VIRAHSAWMY, D. :

"Problématiques différenciées pour l'élaboration d'un dictionnaire créole/ français à la Réunion et à Maurice" (communication au IVe colloque Int. d'études créoles - Louisiane, Mai-Juin 1983), Lexique (P.V.L.), n°3, 1984, pp 147-157

BAGGIONI, D. :

" our un point de vue relativisé et autorisé sur la Norme", lengas, n°2, 1977

BAGGIONI, D. ; KAMINKER, J.P. :

"la Norme, gendarme et bouc émissaire" la Pensée, n°182, janvier-février 1980.

BAGGIONI, D. :

"Préhistoire de la glottopolitique dans la linguistique européenne. De Herder au C.L.P.", à paraître dans langages (fin 1985)

CARAYOL, M. :

Particularités lexicales du français de la Réunion, Paris, F. Nathan, 1985.

CARAYOL, M. ; CHAUDENSON, R. ; BARAT, Ch. :

Atlas linguistique et ethnographique de la Réunion (vol. I) Paris, Ed. du C.N.R.S., 1985.

CHAUDENSON R. :

Le lexique du parler créole de la Réunion, Paris, H. Champion (2 vol), 1974.

CELLIER, P. :

"Variation syntaxique et standardisation en créole réunionnais" (communication au IVe colloque Int. d'Etudes Créoles, Louisiane - Mai-juin 1983), Travaux de l'Ile de la Réunion, n°4, 1984.

CELLIER, P. :

"Production d'un système linguistique et d'identité : la situation réunionnaise. Quelques directions de recherche" - (communication au symposium International sur la production d'Identité (Sommières : 31 mai/1er juin 1985)).

CELLIER, P. :

Description syntaxique du créole réunionnais, essai de standardisation, thèse d'Etat à soutenir (Déc. 1985, Université de Provence).

GALLISSON R. :

Le dictionnaire, Paris, F. Nathan, 1979

GARDES-MADRAY, F. :

"Circulation et réglage de sens", Sociolinguistique, approches, théories, pratiques (Gardin, B. et Marcellesi, J-B. Ed.), Paris, P.V.F., 1980, pp 501-511)

LAFONT, R. ; GARDES-MADRAY, F. :

Introduction à l'analyse textuelle, Paris, Larousse, 1976

LAFONT, R. :

Le travail et la langue, Paris, Flammarion, 1978

LAFONT, R. ; GARDES-MADRAY, F. ; SIBLOT P. :

Cahiers de linguistique Sociale (Gréco Rouen), n°8, 1983

MARCELLESI, J-B ; GARDIN, B :

Introduction à la sociolinguistique. La linguistique sociale, Paris, Larousse, 1974

QUEMADA, B. :

Les dictionnaires du Français moderne (1539-1863). Etude sur leur histoire, leurs types et leurs méthodes, Paris, Didier, 1968

REY, A. :

Le lexique : images et modèles. Du Dictionnaire à la lexicologie, Paris, A. COLIN, 1977.